

Camus au temps du Covid-19

Cinq mille exemplaires de «La Peste» de Camus (1947) ont été réimprimés vu l'engouement des lecteurs pour ce texte fort qui résonne avec la pandémie du Coronavirus. Plongée dans une relecture prenante.



Adobe stock - rodjulian

Le livre s'ouvre sur une hécatombe de rats porteurs d'un virus à Oran, ville moderne d'aspect banal où les citoyens travaillent beaucoup pour s'enrichir. On est en avril dans les années 1940 et le docteur Rieux, personnage principal de ce roman, rencontre de plus en plus de patients fiévreux qui meurent après d'atroces souffrances. Devant ces symptômes inquiétants, il prend les devants en faisant venir du sérum, organise des pavillons d'accueil pour les malades et parvient à faire reconnaître aux autorités que la peste court les rues et qu'il faut fermer les portes de la ville.

Isolés du monde, les habitants souffrent d'être brusquement séparés des leurs. Le télégramme est le seul moyen de communication avec l'extérieur. La vie ordinaire se réorganise sans que tous prennent véritablement conscience de la gravité de la situation. Mais l'épidémie s'étend et les malades meurent. Certains cherchent à s'évader, d'autres pratiquent la contrebande ou le marché noir. Des violences éclatent. Le prêtre Paneloux, qui croit au châtement de Dieu, exhorte ses ouailles à des conduites pieuses alors que les jours se suivent dans la peur et la colère et que le nombre de morts oblige à ouvrir des fosses communes dégageant une odeur épouvantable.

Au nom de qui, au nom de quoi ?

Le docteur Rieux met tout en œuvre pour soulager les victimes atteintes du mal. Tarrou, son voisin, se met à son service et organise des équipes sanitaires de bénévoles. Idéaliste et dévoué, Tarrou se voit comme un «saint sans Dieu» dans sa résistance contre l'épidémie (qui aura hélas raison de sa vie). Lorsqu'il interroge Rieux: «Pourquoi montrez-vous tant de dévoue-

ment puisque vous ne croyez pas en Dieu? Celui-ci lui répond que s'il croyait en un Dieu tout-puissant, il cesserait de guérir les hommes en Lui laissant ce soin. Mais, un peu plus loin, le docteur précise: «puisque l'ordre du monde est réglé par la mort, peut-être vaut-il mieux pour Dieu qu'on ne croie pas en lui et qu'on lutte de toutes ses forces contre la mort, sans lever les yeux vers le ciel où il se tait».

Rambert, un journaliste non originaire d'Oran, veut s'évader et soudoie des passeurs pour rejoindre sa fiancée. Rieux comprend ce désir de fuite allant jusqu'à assurer que «si Rambert voulait partager le malheur des hommes, il n'aurait plus jamais de temps pour le bonheur.» Mais Rambert renonce à son départ pour combattre aux côtés du médecin qui lui dira plus tard: «Vous êtes capable de mourir pour une idée, c'est visible à l'œil nu. Eh bien, moi, j'en ai assez des gens qui

meurent pour une idée. Je ne crois pas à l'héroïsme, je sais que c'est facile et j'ai appris que c'était meurtrier. Ce qui m'intéresse, c'est qu'on vive et qu'on meure de ce qu'on aime.»

Isolés du monde, les habitants souffrent d'être brusquement séparés des leurs.

L'essentiel d'une vie

Durant ce fléau où les destins individuels se sont soudés dans une histoire collective non désirée, la peste est ce qui unit et désunit à la fois. «Je sais, dit Tarrou, que chacun la porte en soi, la peste, parce que personne, non, personne au monde n'en est indemne. Et qu'il faut se surveiller sans arrêt pour ne pas être amené, dans une minute de distraction, à respirer dans la figure d'un autre et à lui coller l'infection. Ce qui est naturel, c'est le microbe. Le reste, la santé, l'intégrité, la pureté, si vous voulez, c'est un effet de la volonté et d'une volonté qui ne doit jamais s'arrêter. L'honnête homme, celui qui n'infecte presque personne, c'est celui qui a le moins de distraction possible. Et il en faut de la volonté et de la tension pour ne jamais être distrait.»

L'isolement, la difficulté de communiquer avec l'extérieur conduit à des comportements d'incompréhension de l'autre et de protection de soi. Les gens, écrit Camus, se résignent «à adopter la langue des marchés et à parler, eux aussi, sur le mode conventionnel, celui de la simple relation et du fait divers, de la chronique quotidienne en quelque sorte. Là encore, les douleurs les plus vraies prirent l'habitude de se traduire dans les formules banales de la conversation.» En effet, le lan-

gage du cœur, les réflexions profondes semblent de plus en plus s'affaiblir dans l'ambiance d'atrocités, de deuils et de privations où les gens subissent leur sort, se contentant de vivre au jour le jour.

Mais, à l'image d'Astérix dans son village gaulois, Rieux et ses amis poursuivent le combat entraînant avec eux d'autres bonnes volontés. Il estime que ce n'est pas de l'héroïsme. «Il s'agit d'honnêteté. C'est une idée qui peut faire rire, mais la seule façon de lutter contre la peste, c'est l'honnêteté.

- Qu'est-ce que l'honnêteté? demande Rambert, d'un air soudain sérieux.

- Je ne sais pas ce qu'elle est en général. Mais, dans mon cas, je sais qu'elle consiste à faire mon métier», répond Rieux.

Les femmes à contre-jour

Le récit se passe essentiellement dans un monde d'hommes. Excepté la vieille mère de Rieux, personnage discret et attentif à son fils, aucune femme ne se distingue dans l'action proprement dite. L'épouse de Rieux est éloignée en maison de soins, la fiancée de Rambert vit loin de la ville, les compagnes rêvées de l'un ou l'autre acteur restent dans l'ombre. Comme si elles ne participaient à rien de fondamental. Cela pose

question alors qu'aujourd'hui on connaît le rôle majeur des femmes dans les situations de guerre ou de crise humanitaire. Et c'est encore le cas dans le contexte du Covid-19 où elles sont nombreuses à la fois à la maison et dans les hôpitaux, au nettoyage et à la cuisine, devant leur machine à coudre ou aux caisses des magasins... affrontant les tâches les plus exigeantes.

Mais cette observation ne diminue en rien l'intérêt pour cette histoire, écrite il y a plus de septante ans, dans un style magistral. On y repère beaucoup de similitudes avec l'actuelle pandémie du Coronavirus pour autant qu'on fasse abstraction des moyens techniques, médicaux et de communication dont nous disposons aujourd'hui. Le récit se termine lorsque la peste finit par céder et s'en va comme elle était venue.

Camus a écrit cette chronique comme allégorie de la résistance au nazisme et y partage son sentiment d'absurdité et de précarité de la condition humaine. À son exemple, et si on se réfère aux nombreux articles et analyses publiés aujourd'hui, la pandémie que nous vivons se retrouvera dans les romans de la prochaine rentrée littéraire! Puissent l'écriture et la lecture apporter les changements fondamentaux auxquels bon nombre de citoyens aspirent.

■ Godelieve Ugeux



Robert Edwards, CC BY 3.0

Qui était Camus ?

Dans les quartiers pauvres d'Alger, Albert Camus, orphelin de père, vit avec sa mère chez sa sévère grand-mère. Soutenu par son instituteur, il obtient une bourse d'études. Au lycée bourgeois d'Alger, il souffre de sa condition sociale et en gardera une blessure. Sa passion, c'est le sport, mais, atteint de tuberculose, il doit se réorienter. Avec des amis, il organise une solide résistance aux comportements méprisants des «pieds noirs» (Français vivant en Algérie, comme Camus lui-même), vis-à-vis des musulmans.

Profondément militant, engagé auprès des arabes, il défend la justice et la liberté. Il publie une trentaine d'ouvrages dont «L'Étranger» et «La Peste» (à 34 ans) mais aussi des essais, des pièces de théâtre et des articles de presse.

Albert Camus reçoit le Prix Nobel de Littérature en 1957. Il meurt trois ans plus tard dans un accident de voiture. Il laisse le souvenir d'un écrivain courageux et talentueux, d'un grand amoureux de la vie et des femmes, d'un homme habité par une douloureuse prise de conscience de l'absurdité de la condition humaine.

■ G. U.